

## Petite revue de philosophie

### Naissance de personne

Pierre Gravel

---

Volume 10, Number 1, Fall 1988

La connaissance de soi

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1104003ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1104003ar>

[See table of contents](#)

---

Publisher(s)

Collège Édouard-Montpetit

ISSN

0709-4469 (print)

2817-3295 (digital)

[Explore this journal](#)

---

Cite this article

Gravel, P. (1988). Naissance de personne. *Petite revue de philosophie*, 10(1), 65–82. <https://doi.org/10.7202/1104003ar>

## **Naissance de personne\***

Pierre Gravel

La connaissance de soi, si l'on accepte de comprendre en ce sens l'exigence socratique du «connais-toi toi-même», serait peut-être une exigence aussi vieille que la philosophie elle-même. Ce serait donc un thème privilégié, sinon *le* thème privilégié de la réflexion philosophique. Aussi ne serait-il pas étonnant d'en retrouver des variantes dans les siècles ultérieurs. Le cogito de Descartes en serait une version, de même en serait-il de l'entendement kantien dans le moment de sa détermination, de même enfin, pour ne pas insister, en serait-il de l'esprit absolu de Hegel dont les diverses positions constituent la figure. Or au théâtre, et singulièrement dans cette forme de théâtre qui s'appelle une tragédie, le thème a aussi une importance considérable, mais sur un terrain particulier, celui de la crédibilité et de la vraisemblance. Au théâtre, remarquait déjà Brecht, je laisse mon chapeau de citoyen au vestiaire et je demande de croire en la vraisemblance des personnages qu'on me présente et je le demanderai d'autant plus qu'ils seront purement fantasmatiques. Il y a donc problème et l'on peut se demander quel est le statut de cette connaissance, ou

\* Cet article préfigure le propos que l'auteur développe dans un ouvrage en cours comprenant une étude structurale de l'ensemble des rôles dits féminins dans le théâtre de Racine.

conscience de soi, qui est atteinte par certains de ces personnages. Comment des personnages en viennent-ils à se constituer, et comment est-il possible d'aborder le mode même de cette constitution ? C'est la question qui nous a poussé à entreprendre cette lecture du *Britannicus* de Racine, première pièce de ce corpus de neuf tragédies dans laquelle nous assistons véritablement à la naissance de quelqu'un. Et c'est une question qu'il nous est apparu d'autant plus intéressant de poursuivre qu'elle est modulée à quelques années seulement de Descartes et de la formulation de son cogito. Se peut-il que la naissance de quelqu'un sous la forme d'une conscience de soi, ce soit aussi la production d'un monstre ?

\* \* \*

## L'une

Soit Agrippine qui n'a joué du cycle de la féminité, qui n'a été fille, sœur, femme, et mère, que pour *disposer* et jouir du pouvoir, mais à distance, et qui plus est : depuis une distance qu'elle sait être constitutive de ce qu'on appelle pouvoir, mais qui doit toujours pouvoir être, et pour elle seule, abolie. Elle sait que le pouvoir est un effet de distance, et de cet effet, elle veut à nouveau pouvoir disposer comme elle a déjà disposé de tous les relais qui lui ont permis d'y installer son fils.

Aussi, et lorsqu'au tout début de la pièce, elle apprend, par un conseiller qu'elle a elle-même placé auprès de Néron, qu'il ne lui est plus loisible de voir l'empereur à sa guise, donc que celui-ci prend de la distance par rapport à son propre désir de pouvoir le voir à tout moment — sur un autre registre : que la distance menace de lui échapper —, ce sera pour rappeler deux choses. En premier, et de ma-

nière très jocastienne, la précédençe, dans le rapport à la question du pouvoir, du cycle complet de sa féminité qui a été, pour Néron, la condition stricte de son accession :

Moi, fille, femme, sœur et mère de vos maîtres!  
Que prétendez-vous donc<sup>1</sup>?

Et ce n'est qu'en second lieu qu'elle énoncera ce qui pour elle vaut comme *règle* du pouvoir, une règle qui ne saurait, bien entendu, valoir pour elle, et qui serait au-delà ou en deçà de toute imitation entendue comme répétition de, ou conformation à un modèle :

Pour se conduire, enfin, n'a-t-il pas ses aïeux?  
Qu'il choisisse, s'il veut, d'Auguste ou de Tibère;  
Qu'il imite, s'il peut, Germanicus mon père.  
Parmi tant de héros je n'ose me placer;  
Mais il est des vertus que je lui puis tracer.  
Je puis l'instruire au moins combien sa confiance  
Entre un sujet et lui doit laisser de distance<sup>2</sup>.

Pour elle, il ne saurait y avoir de distance : elle s'est servie de son corps pour se mettre dans lit de Claude, ce pour quoi il fallait séduire le Sénat, et, par voie de conséquence mettre Rome à ses genoux (IV,2); elle s'est servie de son fils pour le mettre au lieu du pouvoir, ce pour quoi il fallait abrégér la vie de Claude, éloigner son fils Britannicus et avoir l'appui de l'armée (IV, 2). En retour, ce qu'elle exige, c'est le droit de regard absolu. Le fils est la question de la mère, quoiqu'il en soit du père, du modèle, de la référence et de la gloire politique :

Que m'importe, après tout, que Néron, plus fidèle,  
D'une longue vertu laisse un jour le modèle?  
Ai-je mis dans sa main le timon de l'État

1. I, 2, 156-57. Le sujet de *Britannicus* est tiré de Tacite, qui, d'après Dubech, est au XVII<sup>e</sup> siècle, l'auteur politique par excellence, voir *Jean Racine POLITIQUE*, p.55-60. J'ai vérifié chez Tacite, cette phrase d'Agrippine en provient littéralement.

2. I, 2, 162-68.

Pour le conduire au gré du peuple et du sénat?  
Ah! que de la patrie il soit, s'il veut, le père;  
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère<sup>3</sup>.

Elle sait, donc, qu'il n'y a pas à proprement parler de lieu du pouvoir, ou plutôt que ce lieu n'est que la fonction stricte de ce qui y a disposé. Son désir : que soit abolie pour elle seule la distance de Rome à Néron qui fait de ce dernier l'empereur; sa seule crainte est de perdre l'espace infini, qui est aussi espace de l'infini, que, derrière le rideau et en tout temps, elle peut occuper. S'il y a chez Racine, et c'est la première fois que nous en rencontrons la figure, un *Deus Absconditus*<sup>4</sup> dont tout l'être se joue de tirer les ficelles d'un réseau d'apparences, c'est Agrippine qui en tient ici littéralement lieu, c'est-à-dire qui tient littéralement lieu de la figure du Dieu qui occupait tant les jansénistes, non pas tant, donc, la femme-dieu, mais la femme qui tient lieu du nom du dieu<sup>5</sup> :

Non, non, le temps n'est plus que Néron, jeune encore,  
Me renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore.  
Lorsqu'il se reposait sur moi de tout l'État,  
Que mon ordre au palais assemblait le sénat,  
Et que derrière un voile, invisible et présente,  
J'étais de ce grand corps l'âme toute-puissante<sup>6</sup>.

3. I, 1, 43-48.

4. On connaît l'importance de cette figure pour Lucien Goldmann qui, en le *Dieu caché*, Paris, Gallimard, 1959, en fait le motif principal du jansénisme, et, par voie de conséquence, le principe qui, articulé à une méthode inspirée de Lukacs, permet d'interpréter et Pascal et Racine. Il est toutefois dommage de voir que le même Goldmann, qui se réclamait pourtant du marxisme, n'aie pas tiré les conséquences *politiques* du jansénisme.

5. Cette position de la femme, ici, de la mère, qui exige de recevoir pour elle le mouvement d'une admiration qui à travers le corps du roi ne peut s'achever qu'en Dieu, c'est l'un des motifs relevé par Pierre Nicole pour s'opposer au théâtre. Voir son *Traité de la Comédie*, chapitre V.

6. I, 1, 91-96.

Le danger, pour elle, est donc que celui qui a été placé au centre de la représentation prenne sur lui d'être ce que la représentation en a fait, ou, qu'il ne renvoie plus à sa source la réflexion qui, se jouant constamment à travers lui, le produit — «Le temps n'est plus que Néron jeune encore, *me* renvoyait les vœux d'une cour qui l'adore.» Néron doit *renvoyer* à Agrippine la réflexion de Rome qui s'opère à travers lui parce qu'elle se voit et se sait être comme la *cause* de l'installation de Néron en ce lieu. Et, comme cause, elle l'est doublement et à un double titre : dans son corps de femme comme mère, tout d'abord, mais surtout par la somme de ses exactions, car ce n'est pas comme mère, à proprement parler, qu'elle a pu mettre Néron au pouvoir. C'est en se mettant plutôt elle-même dans le lit de Claude et en s'organisant pour qu'alors le transfert ait lieu. Et de ce résultat, de ce qui vaut, et donc est, pour elle comme un tel résultat, elle exige un salaire, quelque chose comme le maintien d'une dette qui lui serait due en propre. C'est le langage qu'elle tient dès ses premiers entretiens avec Albine :

Tout lui parle, Madame, en faveur d'Agrippine.  
Il vous doit son amour.

Il me le doit, Albine:  
Tout, s'il est généreux, lui prescrit cette loi;  
Mais tout, s'il est ingrat, lui parle contre moi<sup>7</sup>.

\* \* \*

Agrippine joue donc un double jeu dont les langages et les enjeux sont pour elle confondus : un double jeu qui conjugue une certaine problématique de la féminité sous les traits de la maternité, et une problématique du pouvoir, l'une formulée dans les termes de l'autre. Et à la toute fin, lors-

7. I, 1, 19-22.

qu'elle croira avoir amené Néron à se rendre à son désir, elle confondra d'ailleurs les deux fonctions de fils et d'empereur, ce qui ne peut être acceptable ni pour la possibilité du fils, ni pour la figure de l'empereur :

Il s'épanchait en fils, qui vient en liberté  
Dans le sein de sa mère oublier sa fierté.  
Mais bientôt, reprenant un visage sévère,  
*Tel que d'un empereur qui consulte sa mère,*  
Sa confiance auguste a mis entre mes mains  
Des secrets d'où dépend le destin des humains<sup>8</sup>.

\* \* \*

Enjeu et langage d'une certaine maternité qui ne peut laisser être le fils dans la question de son désir comme libre choix d'un objet sexuel qu'à y perdre ce qu'elle seule pouvait déterminer comme *sa place* — et c'est là très précisément ce qu'elle verra dans le choix de Néron pour Junie :

Quoi! Tu ne vois donc pas jusqu'où l'on me ravale,  
Albine? C'est à moi qu'on donne une rivale.  
Bientôt, si je ne romps ce funeste lien,  
Ma place est occupée, et je ne suis plus rien<sup>9</sup>.

\* \* \*

Sa place — ici dans le cœur de Néron, et là au cœur même de cette distance par où se joue la question du rapport de Rome à elle-même — ce n'est également, ce n'est surtout que ce qu'elle seule peut assigner. Aussi, lorsqu'elle verra son fils pour la première fois, ce sera pour lui dire :

Approchez-vous, Néron, et prenez votre place<sup>10</sup>.

\* \* \*

8. V, 3, 1593-98.

9. III, 4, 879-82.

10. IV, 2, 1115.

Enjeu et langage d'une certaine maternité qui sont également la description d'une position du désir de la femme dans la représentation du rapport amoureux, position qui est une constante chez Racine, à l'exception peut-être de la seule Bérénice qui échouera dans la réalisation de ce désir. Dans le rapport amoureux, en effet, la femme se rapporte à elle-même comme en position de pouvoir, ou de maîtrise :

Une autre de César a surpris la tendresse :  
Elle aura le pouvoir d'épouse et de maîtresse<sup>11</sup>.

\* \* \*

Son unique désir, tout au long de la pièce — analogue en cela à la Jocaste de la *Thébaïde* —, c'est que tout demeure en l'état où elle a laissé les choses. On ne peut dire qu'elle veut le pouvoir comme tel, elle veut pouvoir en disposer, savoir ce qui s'y joue, elle veut, comme on l'a dit au tout début, un libre accès à celui qu'elle a mis au lieu du pouvoir et que la dette soit constamment maintenue, et payée, sous l'aspect d'un transfert de la reconnaissance. Ce pour quoi elle ira jusqu'à faire un double chantage, politique en 255, et personnel, en 850. Mais une question se pose qui introduit un élément neuf et permet de distinguer le jeu de ces deux figures de mère : Jocaste pouvait *s'absenter* de la relation qui l'avait unie à Œdipe. Agrippine peut-elle simplement penser s'extraire de la somme de ses exactions?

\* \* \*

La raison pour laquelle elle avait développé le rapport de Junie à Britannicus, après avoir tout fait pour que ce dernier soit dépossédé du pouvoir — le pouvoir revenait en effet à Britannicus —, c'est un calcul politique qu'elle énonce

11. III, 4, 887-88



au tout début. N'étant pas sûre, en effet, de l'avenir de Néron — mais une mère peut-elle jamais être sûre de l'avenir de son fils? —, Britannicus et Junie lui permettent de maintenir un jeu de balance, et donc la possibilité d'une alternative, contre celui même qu'elle soutient :

Il faut qu'entre eux et moi je tiens la balance,  
Afin que quelque jour, par une même loi,  
Britannicus la tiens entre mon fils et moi.

Quel dessein!

Je m'assure un port dans la tempête<sup>12</sup>.

\* \* \*

## L'autre

Aux yeux de tous, Néron est le maître de Rome. Entouré de trois conseillers, dont deux seulement nous seront présentés, et dans une proximité jamais très lointaine d'Agrippine, il occupe le sommet de l'appareil. À distance, la seule absence qui sera mentionnée, et parfois regrettée, sera celle d'un philosophe : Sénèque.

Comme maître de Rome, Néron pourrait exercer sur l'Empire un pouvoir absolu; en d'autres termes, mais moins autres qu'il ne le pourrait paraître, l'Empire pourrait être le réservoir de ses désirs :

Vos jours toujours sereins coulent dans les plaisirs.  
L'Empire en est pour vous l'inépuisable source<sup>13</sup>.

12. I, 1, 68-71.

13. II, 3, 650-51.

De fait, remarquera-t-il lui-même, à l'exception de la seule Junie, il n'est point de romaine qui ne vienne essayer sur lui ses regards (421-22). Mais curieusement, et Racine devra s'en justifier dans ses deux préfaces, depuis trois ans, l'empereur ne fait rien. Il *balance* tellement entre ses conseillers que le lieu du pouvoir paraît tout à fait approprié au développement d'un ennui mélancolique.

D'un autre côté, par cette absence de présence à soi, la réflexivité de la fonction souveraine semble être parfaitement bien assurée, tout en passant comme s'il n'y avait littéralement *personne* à la tête de Rome, ou, ce qui revient au même, comme si, pour continuer de bien faire, Néron n'avait qu'à «se ressembler» (218), sur le fond de cette absence de présence à soi qui semble bien être la condition de cette opération de réflexivité à travers laquelle l'Empire peut maintenir un libre rapport à lui-même, libre rapport à lui-même qui est dans ce cas-ci un rapport à la Liberté elle-même<sup>14</sup>. Depuis les trois années qu'il est dit être au pouvoir, en effet :

Vous le dirai-je enfin? Rome le justifie.  
Rome, à trois affranchis si longtemps asservie,  
À peine respirant du joug qu'elle a porté,  
Du règne de Néron compte sa liberté.  
Que dis-je? La vertu semble même renaître.  
Tout l'Empire n'est plus la dépouille d'un maître.  
Le peuple au Champ de Mars nomme ses magistrats;  
César nomme les chefs sur la foi des soldats<sup>15</sup>.

Mais le prix que Néron doit payer pour cette soumission de tous à travers cette fiction qu'il maintient de lui est très élevé :

14. Racine est ici très fort : alors que pour tous Néron représente le type même du monstre, Racine nous le présente non seulement comme le maître de la vertu politique, mais encore comme instituant un type de rapport *démocratique* au politique.

15 I, 2, 199-206.

Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,  
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire<sup>16</sup>?

Et si on lui demande ce qui l'empêche ou l'arrête, la réponse est globalement politique : «Tout : Octavie, Agrippine, Burrhus, Sénèque, Rome entière, et trois ans de vertu» (II, 2, 461-62). Sa femme, sa mère, le conseiller politico-militaire, le philosophe, l'Empire et trois ans de travail sur soi pour correspondre à sa fonction ! Comme empereur, Néron est l'otage de Rome, comme Titus le sera dans *Bérénice*, et il ne peut exercer le pouvoir, ou plutôt : en occuper le lieu, qu'à pratiquer l'oblation de ses désirs, en perdre même la mémoire et être le seul, comme le lui rappellera Narcisse, à ne pouvoir *se croire* :

Et prenez-vous, Seigneur, leurs caprices pour guides?  
Avez-vous prétendu qu'ils se tairaient toujours?  
Est-ce à vous de prêter l'oreille à leurs discours?  
De vos propres désirs perdrez-vous la mémoire?  
Et serez-vous le seul que vous n'oserez croire<sup>17</sup>?

Bref, il y a du peuple à lui-même un écart infini, la réflexivité du souverain qui garantit le rapport de l'État à lui-même n'est pas une affaire personnelle, c'est une fonction de l'État. En ce lieu, Néron ne peut s'appartenir, il appartient bien plutôt tout entier, comme l'ont déjà dit Pierre Nicole et Blaise Pascal, à ses peuples.

\* \* \*

Un événement fera vaciller l'ensemble : une nuit, Néron fait arrêter Junie, la fiancée de Britannicus. Le motif de cette arrestation, qui a dû recevoir l'aval des conseillers puisqu'il sera rapporté d'abord par le «vertueux» Burrhus,

16. IV, 3, 1335-36.

17. IV, 4, 1432-36.

est essentiellement *politique*. César doit pouvoir disposer de la nièce d'Auguste :

Elle est dans un palais tout plein de ses aïeux.  
Vous savez que les droits qu'elle porte avec elle  
Peuvent de son époux faire un prince rebelle<sup>18</sup>.

Et plus loin, soit au tout début de l'acte II, aussitôt après l'ordre donné de faire arrêter Pallas, le conseiller politique de la mère, Narcisse confirmera :

Grâce aux Dieux, Seigneur, Junie entre vos mains  
Vous assure aujourd'hui du reste des Romains<sup>19</sup>.

\* \* \*

En d'autres termes, Junie est tout autant la captive de la fonction que lui assigne son rôle (politique) — à l'égard duquel elle est tout aussi libre qu'on peut l'être de l'air qu'on respire — , que Néron l'est de Rome.

Britannicus est en effet le fils de Claude et, par cette alliance avec Junie, avec d'ailleurs l'appui d'une partie du Sénat et de l'armée, comme il en sera deux fois question, il pourrait revendiquer le pouvoir. La première mention de cette possibilité pourra paraître suspecte, puisqu'elle pourra être interprétée comme provenant de la seule machination de Narcisse — voir la scène 5 de l'acte III. Mais dans la bouche de Néron, du point de vue de l'empereur, les choses sont claires :

Avec Britannicus contre moi réunie,  
Vous le fortifiez du parti de Junie;  
Et la main de Pallas trame tous ces complots.  
Et lorsque, malgré moi, j'assure mon repos,  
On vous voit de colère et de haine animée.

18. I, 2, 238-40.

19. II, 2, 373-74.

Vous voulez présenter mon rival à l'armée :  
Déjà jusques au camp le bruit en a couru<sup>20</sup>.

Bref, Britannicus pourrait à bon droit revendiquer le pouvoir, ou, si on refuse de lui prêter cette intention pour protéger la soi-disant «pureté» de son caractère, être néanmoins, *ce qui revient strictement au même*, un facteur du retournement de Rome en sa faveur. Néron n'est en effet pas sans ignorer qu'il n'est, littéralement, que le fils et la chose de sa mère et que ce n'est qu'après le meurtre, commis par elle, de Claude, qu'il a pu accéder au pouvoir. Agrippine menacera même de tout révéler, voire : devant Burrhus au tout début, elle avait même parlé de mettre ses forces dans la balance! Dès lors, Néron n'a plus le choix : laisser être Britannicus, pour celui qui occupe le lieu du pouvoir, c'est donner à Rome une *alternative*; permettre ce mariage, c'est *fonder* cette alternative qui a déjà reçu l'aval d'une partie du Sénat. Pour Néron, il y a en quelque sorte un redoublement du vide psychologique par la situation politique : non seulement le lieu du pouvoir n'est-il, dans le rapport à son désir possible, qu'une place vide —

Quoi? toujours enchaîné de ma gloire passée,  
J'aurai devant les yeux je ne sais quel amour  
Que le hasard nous donne et nous ôte en un jour?  
Soumis à tous leurs vœux, à mes désirs contraire,  
Suis-je leur empereur seulement pour leur plaire<sup>21</sup>?

mais encore ce lieu ne lui appartient-il pas — il n'est, quant à la détermination de son occupation, qu'une fonction de Rome qui est ici sur-déterminée par le jeu des conseillers et le désir d'Agrippine. Néron, ce «monstre naissant», n'est absolument personne : non seulement il ne peut être pour lui-même ce qu'il est pour Rome, mais encore Rome peut du

20. IV, 2, 1251-57.

21. IV, 3, 1332-36.

jour au lendemain le déplacer. *L'oubli de soi qu'il a dû pratiquer pendant trois ans lui apparaît alors dans toute son horreur : il était dans un rapport certain à l'oubli dans lequel devaient s'inscrire les exactions d'Agrippine.* Cette transparence et cette dépendance qui ont été les siennes doivent maintenant *s'opacifier*. Néron doit prendre de la «substance», il doit s'affirmer, faute de quoi il disparaît littéralement sous le poids des machinations de la mère et il n'existe absolument pas. En d'autres termes, en empêchant le mariage de Britannicus et de Junie, s'il ne réussit pas dans la réalisation de son propre désir, il réussit quant à l'affirmation de sa présence.

Par ailleurs, sur le double plan psychologique et symbolique, par cette arrestation et le désir qui s'emparera de lui par après, il s'opposera de la seule manière qui soit véritablement efficace à Agrippine qui, et de manière très jocastienne, se définit comme la source, mais revendicative de l'*autorité* du pouvoir :

Ah! que de la patrie, il soit, s'il le veut, le père;  
Mais qu'il songe un peu plus qu'Agrippine est sa mère<sup>22</sup>.

\* \* \*

Ce n'est donc qu'une fois dans le palais et après l'arrestation de Junie que le processus érotique se déclenche : Néron, qui a toujours été à l'*écoute* de l'Empire, de sa mère, de ses conseillers, se découvre tout à coup *interpellé* par un désir sauvage qui s'est emparé de lui. Fait à souligner : ce désir est né et *s'est déjà satisfait* sur le mode du regret — sous la forme de ce que Hubert appelle pudiquement un combat avec l'ange — de la seule vision de Junie :

J'ai voulu lui parler, et ma voix s'est perdue :  
Immobile, saisi d'un long étonnement,

22. I, 1, 47-48.

Je l'ai laissé passer dans son appartement.  
J'ai passé dans le mien. C'est là que, solitaire,  
De son image en vain j'ai voulu me distraire :  
Trop présente à mes yeux, je croyais lui parler ;  
J'aimais jusqu'à ses pleurs que je faisais couler<sup>23</sup>.

★ ★ ★

Jusqu'à maintenant, Néron était un rouage, une pièce dont avaient disposé tour à tour les conseillers et la mère, les conseillers qu'avaient préalablement disposés la mère, il n'était que la fonction d'un Empire stable qui se réfléchissait à travers lui. Le seul problème qui se pose à l'occasion de l'enlèvement de Junie est donc celui de son propre devenir, celui de sa propre affirmation, celui de sa propre constitution, je dirais en le soulignant : en *sujet*. Après trois ans d'occupation du lieu du pouvoir, Néron peut-il être pour lui-même à la forme de son désir? Pour sa mère, pour les conseillers, Racine insiste, me semble-t-il, sur la question de la constitution en sujet *par référence à un modèle*. Voir, dès le premier acte, les deux discours d'Agrippine et de Burrhus, aux vers 160 et suivants pour la première, et 210 et suivants pour le second. Ce qui intéresse l'une et l'autre dans le choix de la référence, dans la détermination du modèle, c'est littéralement *que Néron ne soit rien*. Pour Burrhus, ne se joue à travers lui que la Liberté du rapport de Rome à elle-même; pour Agrippine, c'est uniquement la question de son propre rapport à l'égard de celui qu'elle a mis au lieu du pouvoir.

Néron, en d'autres termes, et en termes très modernes, pose le problème du devenir soi du soi dans les termes où la structure politique permet de le poser : l'Empereur peut-il être pour lui-même ce qu'il est pour l'Empire, ques-

23. II, 2, 396-402.

tion qui se pose pour lui à l'occasion de la satisfaction d'un désir. Différemment : la réflexivité du souverain qui est une stricte fonction de l'État peut-elle être également condition de la satisfaction d'un désir? Puis-je prendre sur moi d'être pour moi ce que je suis pour les autres qui à l'occasion de leur réflexion en moi sont?

Or, situation extraordinaire, Racine présente Néron, dans ses deux Préfaces, comme un «monstre naissant» : *Le premier sujet à la naissance duquel nous assistons*<sup>24</sup> *n'a aucun trait psychologique défini*. Il n'a, en effet, encore rien fait. *Qui plus est, il ne fera rien*. Son unique action sera ainsi une passion au sens strictement cartésien<sup>25</sup> : soit de laisser faire l'unique conseiller dont l'action va dans le sens de son désir :

Viens, Narcisse. Allons voir ce que nous devons faire<sup>26</sup>.

\* \* \*

Néron était la proie des conseillers et de la mère. Avant que l'action — le meurtre de Britannicus — ne soit décidée, nous avons la succession de trois tableaux où Néron reçoit

24. Hermione pourrait présenter dans *Andromaque* la première figure très moderne d'un *moi* entier, complètement *indivis* et qui ne peut que transporter sur l'autre (Pyrrhus) la forme même de son indivision, ce *moi* n'est pourtant pas encore *sujet* parce qu'il ne peut faire de la *réflexion* la condition de sa détermination. «Je crains de me connaître, déclarera-t-elle, en l'état où je suis.»

25. Descartes, *Traité des Passions*, article 1 : «Et pour commencer, je considère que tout ce qui se fait ou arrive de nouveau, est généralement appelé par les philosophes une passion au regard du sujet auquel il arrive, et une action au regard de celui qui fait qu'il arrive; en sorte que, bien que l'agent et le patient soient souvent fort différents, l'action et la passion ne laissent pas d'être toujours une même chose qui a ces deux noms, à raison des deux divers sujets auxquels on la peut rapporter.» Cassirer, dans son *Descartes, Corneille, Christine de Suède*, Paris, Vrin, 1981, avait indiqué comment chez Racine pouvait se faire le rapport du moi - cornélien - cartésien - à la passion - racinienne - cartésienne. Voir p. 36.

26. IV, 4, 1480



successivement sa mère, Burrhus et Narcisse. Il semblera se rendre au désir d'Agrippine, puis reviendra devant Burrhus pour plier à nouveau devant ce que l'on peut appeler un chantage à la vertu, mais Narcisse, finalement, semblera arracher la décision en le décrivant dans son vide, son infatuation, son unique substance qu'il déclarera n'être qu'une fonction de spectacle :

Pour toute ambition, pour vertu singulière,  
Il excelle à conduire un char dans la carrière,  
À disputer des prix indignes de ses mains,  
À se donner lui-même en spectacle aux Romains,  
À venir prodiguer sa vie sur un théâtre,  
À réciter des chants qu'il veut qu'on idolâtre,  
Tandis que des soldats, de moments en moments,  
Vont arracher pour lui des applaudissements<sup>27</sup>.

Lorsque le meurtre de Narcisse a eu lieu, l'être de Néron existe, il prend sur lui le meurtre de Britannicus qu'il *confond* avec la somme des exactions d'Agrippine. Alors, en effet, que cette dernière l'accuse du meurtre, Néron répond :

Moi! Voilà les soupçons dont vous êtes capable.  
Il n'est point de malheurs dont je ne sois coupable;  
Et si l'on veut, Madame, écouter vos discours,  
Ma main de Claude même aura tranché les jours.  
Son fils vous était cher : sa mort peut vous confondre :  
Mais des coups du destin je ne puis pas répondre<sup>28</sup>.

\*\*\*

27. IV, 4, 1471-78. Louis XIV, rapporte-t-on, avait été très touché par cette scène: c'est à partir de cette pièce, du moins, qu'il s'était interdit, comme il en avait coutume, de danser en public. On sait d'ailleurs qu'excellent danseur, il avait inventé un pas de danse qu'on lui attribue toujours.

28. V, 6, 1651-56.

Le rapport de Junie à Britannicus répond d'une figure déjà connue : le rapport amoureux est tout ce qui reste lorsque le rapport au pouvoir est impossible, et c'est un rapport qui tend à l'auto-satisfaction dans la réciprocité de l'admiration.

\* \* \*

Que peut attendre Rome, désormais, d'une telle auto-détermination de son empereur? La question vaut d'être posée puisque Racine nous donne deux réponses opposées qui sont différemment identiques. Racine est ici très fort : quoi qu'il en soit de la différence psychologique de Burrhus et de Narcisse, leurs deux discours se confondront, Narcisse, ajoutant à la confusion la dimension répétitive et annihilatrice de la religion.

Burrhus:

Il vous faudra, Seigneur, courir de crime en crime,  
Soutenir vos rigueurs par d'autres cruautés,  
Et laver dans le sang vos bras ensanglantés.  
Britannicus mourant excitera le zèle  
De ses amis, tout prêts à prendre sa querelle.  
Ces vengeurs trouveront de nouveaux défenseurs,  
Qui, même après leur mort, auront des successeurs<sup>29</sup>.

Soulignons : il s'agit, dans cette description de l'avenir de Rome, d'une littérale transcription du discours de Tirésias devant le Créon de l'*Antigone* — voir les vers 998 à 1032 et 1064 à 1090. Néron vient d'instituer le principe d'une prolifération qui menace de tout embraser. À cette prolifération, cette répétition inextinguible de moi(s) broyés, Narcisse avait déjà trouvé un substitut. C'est en effet la fonction de la religion :

29. IV, 3, 1344-50.

D'un empoisonnement vous craignez la noirceur?  
Faites périr le frère, abandonnez la soeur :  
Rome, sur ses autels prodiguant les victimes,  
Fussent-ils innocents, leur trouvera des crimes<sup>30</sup>.

Non pas donc de contrer la violence, mais bien de  
l'assumer en la répétant symboliquement.

Pierre Gravel  
*Professeur au département de philosophie  
de l'Université de Montréal*

30. IV, 4, 1449-52.